

I. Un parasite

Azzedine est né en 1954. Il a vécu ses cinq premières années en Tunisie. Il a peu de souvenirs de son enfance, et lors de nos premiers entretiens, il est passé rapidement sur cette période. Le choc de l'arrivée en France a dû être violent, comme pour des milliers d'enfants et d'adultes qui ont débarqué à Marseille, à Lyon ou à Paris. Plus fournies, les bribes de mémoire de son enfance dans le 9^e arrondissement de Paris sont plutôt heureuses. Il se décrit comme un « titi parisien », ayant de « bonnes notes », tout en commençant à faire l'école buissonnière. En 1969, toute la famille avec ses cinq enfants part s'installer à Gennevilliers dans un 5 pièces situé dans le quartier des Agnettes. La troisième tranche, dite « les nouvelles Agnettes », construite entre 1966 et 1973, sort de terre alors que la destruction des 120 bidonvilles recensés en Île-de-France s'accélère. Azzedine retourne à Paris à

la première occasion pour « faire les 400 coups ». À la fin de la cinquième, il est « désorienté » dans un collège d'enseignement technique. En ce début des années 1970, le taux de bacheliers dépasse la barre des 20 % (contre 5 % à la Libération), alors que 40 % des élèves entrent en sixième, auxquels s'ajoutent ceux qui sont en formation technique et professionnelle. Rejetant cette orientation qui le ramène à la condition d'ouvrier de son père, il quitte l'école à 14 ans, « avec fierté ». La déscolarisation précoce, associée au chômage endémique et à la relégation sociale dans les cités périphériques, précipite son entrée dans la délinquance. De Tunis à Gennevilliers et de Paris à la banlieue se donne à voir une trajectoire sociale partagée par toute une génération d'enfants des travailleurs immigrés, publiquement disqualifiés. En 1973, les pouvoirs publics mettent fin à la construction des grands ensembles, et « les quartiers en difficulté » font peu à peu leur apparition sur les prompteurs des journalistes et des hommes politiques.

Ma grand-mère maternelle voulait m'appeler Azzedine et une grand-mère paternelle Mohamed-Hedi. On a décidé de mettre sur le papier Mohamed-Hedi, mais à ma naissance on m'a toujours appelé Azzedine.

Mon père est né en 1922. Il a grandi dans les faubourgs de Tunis mais je sais pas grand-chose de sa jeunesse. Je sais que mon père a travaillé dès l'âge de 16 ans au port. Grâce à ses frères, il a été embauché comme docker, à La Goulette. Dans le quartier, on le connaissait parce que c'était un boxeur. Il était respecté parce que c'était

un bagarreur. Il a travaillé comme cheminot à la Société nationale des chemins de fer tunisiens, quand la France était encore présente en Tunisie, et puis il est parti chercher du travail en France dans les années cinquante. On l'a embauché comme soudeur. Un Italo-tunisien qui tenait une entreprise de bâtiment à Paris. Grâce à lui, mon père a trouvé un logement et réussi à faire un regroupement familial. Il habitait dans le 9^e arrondissement, à côté du journal *L'Humanité* et du cinéma Le Rex. C'est là qu'on l'a rejoint avec ma mère. Ma mère est née en 1929 et a eu cinq enfants, tous nés en Tunisie entre 1950 et 1956 – sauf mon petit frère, Ali, né en 1964, en France.

Mon père a fait les constructions à Gennevilliers. C'est pour ça qu'on est venus s'installer ici. On avait un super appartement, immense. Tous mes potes habitaient dans des bidonvilles, et moi j'avais l'impression d'être un petit-bourgeois. Ma mère nous donnait le meilleur : c'était la mère idéale. C'était une cuisinière ! Elle nous chérissait, c'était de la bouffe à ne plus en manger. Elle était très complice aussi. Quand j'ai commencé à fumer, je fumais devant ma mère, jamais devant mon père.

À la maison, le frigidaire était toujours plein, mon père ne travaillait que pour ça et je le respectais énormément. Il était ouvrier mais il voulait le meilleur pour nous, et il avait peur que quelqu'un devienne voyou dans sa famille. Il voulait qu'on fasse tous du sport, et on faisait tous du sport. Tous les ans, il amenait tout le monde en vacances au bled.

Quand je rentrais du foot crado, il me tapait. Un jour, j'avais ramassé un mégot par terre, ma mère a appelé mon père. Il m'a tué de coups, j'étais petit. Plus tard, il allait

m'attendre à la sortie des cafés et me ramenait à la maison. J'avais peur de lui.

Ma sœur travaillait dans un laboratoire qui fait les médicaments, dans une clinique. Mon frère est parti travailler en Arabie saoudite. Mon autre frère, plus jeune, tient un bar, à Asnières. Et le dernier, le plus petit, est tombé dans la came : il est mort par overdose en 1992.

Bien plus tard, quand j'étais en détention, mon père m'a expliqué : « Quand je te cherchais à 3 h du matin, alors que je partais bosser à 5, tu sais pourquoi je faisais ça ? Parce que tu avais déjà un pied dans la prison et je te le retirais. J'ai toujours refusé que tu ailles en maison de correction. Les autres, là, les parents de tes potes, ils les avaient déjà virés de la maison. » Il a tout fait pour m'éviter la prison, et c'est là que je me suis retrouvé. Je suis le parasite.

J'habitais dans le 10^e arrondissement, rue du Faubourg-Poissonnière, et j'étais à l'école primaire du quartier, rue Martel. Je travaillais bien, j'avais des bonnes notes, ça allait. Je bossais aussi bien que ceux qui y allaient tous les jours. Je me démerdais un peu – sauf en maths. Mais après, quand il fallait passer des diplômes, par exemple le certificat d'études, je préférais aller faire des bêtises. Pas voler ou des machins comme ça, c'était strict à la maison, mais aller dans les fêtes foraines. Je connaissais des gens de République, de la Bastille, je faisais des courses pour ma mère aux Halles : j'étais un bon « titi parisien ».

Quand on a déménagé à Gennevilliers, je commençais déjà à fuguer de l'école. Il suffisait que quelqu'un dise « je n'y vais pas », et je faisais comme lui. Il y avait de la ségrégation déjà, toutes ces grandes cités qui étaient à la base ouvrières et tous les relogés des bidonvilles de Nanterre ou d'Asnières qui sont arrivés peu à peu.

Un jour, on m'a dit : « À partir de l'année prochaine, tu vas au collège. » Ça m'a fait super plaisir, mes parents étaient contents. En début d'année, je me suis rendu compte qu'on m'avait amené dans un collège d'enseignement technique. C'était un truc pour le boulot. J'allais devenir fraiseur, tourneur, soudeur. Je me suis dit : « Mais attends, tous mes potes sont restés à l'école, même ceux qui travaillaient moins bien que moi sont restés là-bas. Pourquoi on m'a mis là ? » J'avais un pote, très intelligent, le même âge que moi, ses parents devaient être à la CGT. Il avait un langage : « Tu vas remplacer ton père ! » Ça m'a frappé et je le répétais tout le temps. C'était ma fierté de me barrer de l'école et de dire : « Je vais plus à l'école parce que je vais pas remplacer mon père. »

Je sais pas, je devais avoir 14 ans. Je commençais à tirer des petites taffes de cigarettes, et je suis retourné à Paris tout en fréquentant un ou deux mecs d'Asnières-Gennevilliers. C'est à ce moment-là que j'ai fait mon premier cambriolage, dans un Monoprix, dans mon ancien quartier, à Strasbourg-Saint-Denis. J'y suis entré de nuit avec deux personnes de mon âge. Et vu que je n'ai pas eu peur, j'ai recommencé. Quand il s'est aperçu de mes conneries, mon père a commencé à m'attacher. Si une assistante sociale avait été au courant, mon père aurait été incarcéré.